

Le trauma du réel

Trois princesses pour Roland d'André-Line Beauparlant

Gérard Grugeau

Le travail au cinéma : filmer l'infilmable
Number 111, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24630ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2002). Review of [Le trauma du réel / *Trois princesses pour Roland* d'André-Line Beauparlant]. *24 images*, (111), 55–55.

Trois princesses pour Roland d'André-Line Beauparlant

LE TRAUMA DU RÉEL

PAR GÉRARD GRUGEAU

Il y a dans le premier documentaire d'André-Line Beauparlant une belle idée de cinéma doublée d'une croyance forte: celle de concevoir la caméra comme un outil d'intervention susceptible de faire contre-poids à la violence de la réalité, au trauma du réel. Comme si la caméra apparentée à une baguette magique pouvait l'espace d'un film raccommoder et recoller ce qui a été déchiré, brisé par la vie. Et magie il y a puisque dans un dernier tableau émouvant, le cinéma transforme en princesses d'un jour les trois héroïnes de ce roman familial cerné par la pauvreté, la violence et on ne peut plus étranger à l'univers du conte de fées. Cette famille, c'est celle d'André-Line Beauparlant et *Trois princesses pour Roland* est tout naturellement une affaire de famille... ni plus, ni moins. Ici, pas d'analyse de cas sociologique, pas de thèse militante ou de hors-champ politique, pas plus que de chantage au vécu pour se donner bonne conscience. Simplement un acte de tendresse émue envers des proches, filmés à bonne distance, loin de tout misérabilisme poisseux, pour hasarder des images là où il n'y en avait pas... et donner corps à une parole en mal de reconnaissance. Par l'exercice du regard, le cinéma se propose humblement d'accompagner cette libération des mots et d'accueillir ces longues coulées de vécu que Madeleine, Nathalie et Caroline (respectivement, la tante, la cousine et la petite cousine de la cinéaste) livrent d'abondance à la caméra attentive de Robert Morin. Rencontre donc au présent avec une parole mise en situation, des gestes révélateurs du quotidien, des corps et des silences qui en disent plus que les mots au débit hachuré. Peu à peu, la vie circule et dessine le territoire tumultueux d'une culture de classe qu'André-Line Beauparlant connaît visiblement de l'intérieur et se garde bien de juger.

Trois générations de femmes se racontent après le suicide de Roland, mari de



André-Line Beauparlant en compagnie de Nathalie, Madeleine et Caroline.
La caméra comme outil d'intervention.

Madeleine, père de Nathalie et grand-père de Caroline. Se joue alors un récit de la transmission autour de la figure floue de l'absent, dont la mort sert de prétexte à cette plongée dans la spirale imparable des maux sociaux: misère, violence conjugale, dépendance affective, alcoolisme, décrochage scolaire, chômage, vide existentiel. Un récit aussi attachant que terrifiant, placé sous le signe d'un déterminisme ravageur qui semble provoquer la reconstitution des scénarios à répétition (tentatives de suicide, névroses de l'échec) et laisser peu de place à la transformation des comportements. Et pourtant en y regardant de près, de subtils glissements s'opèrent et un peu plus d'amour circule de génération en génération, malgré les manques affectifs, les entrelacs lacunaires d'un tissu familial aux mailles aussi serrées que distendues. Consciente et respectueuse du fait que ce qu'elle filme fait partie d'elle, André-Line Beauparlant parvient à casser l'imposture du naturalisme racoleur en donnant à voir à l'écran des actrices du réel plus grandes que nature, qui échappent chacune à leur manière aux clichés de l'échantillon sociologique ou de la victime statistique que nous ressassent les reportages télévisuels. Cette préoccupation de l'Autre inscrite dans la durée (plusieurs mois de tournage, 50 heures d'enregistrement) et préexistante en amont du film confère une dignité poignante à toute l'entreprise de réparation sous-jacente. Cette entreprise est poignante parce que authentique, exempte de toute appropriation violente et jamais voyeuriste dans sa tentative de résoudre la difficile équation du «comment filmer ceux pour

qui n'existe aucune chance d'accéder à leur tour aux images». Saisies au ralenti dans le silence assourdissant des corps marqués par la vie, les séquences de préparatifs, qui annoncent le tableau final où les trois princesses brilleront brièvement dans la splendeur de leurs plus beaux atours, surgissent comme autant de moments de grâce arrachés à l'âpreté du réel. Comme si en introduisant l'espace du rêve et de la fiction, le cinéma conviait presque naïvement à l'écran un impossible rassurant tout en se faisant caresse. On pense ici au beau personnage de Jeanne (Simone Signoret) dans *Rude journée pour la reine* de René Allio qui, pour échapper à sa condition, se projetait en rêve dans le monde des têtes couronnées dont la vie «sublime/sublimée» s'étale dans la presse à sensation. À la différence près que Jeanne, même rattrapée par la dure réalité, continuait de rêver au bleu sans tache du ciel d'été, alors que nos trois princesses semblent à la fois ébahies, déstabilisées et meurtries face au rêve. Sans doute parce que la vie ne leur avait encore jamais permis de commencer à rêver. Le film d'André-Line Beauparlant n'en apparaît alors que plus beau et nécessaire dans sa magie éphémère. ■

TROIS PRINCESSES POUR ROLAND

Québec 2001. Ré. et scé.: André-Line Beauparlant. Ph.: Robert Morin. Mont.: Sophie Leblond. Son: Marcel Chouinard, Richard Jutras. Mont. son: Martin Allard. Avec: Madeleine Robert, Nathalie Lebeau, Caroline Fuglewicz. 91 minutes. Vidéo. Couleur. Prod. Coop Vidéo de Montréal. Dist.: Cinéma Libre.